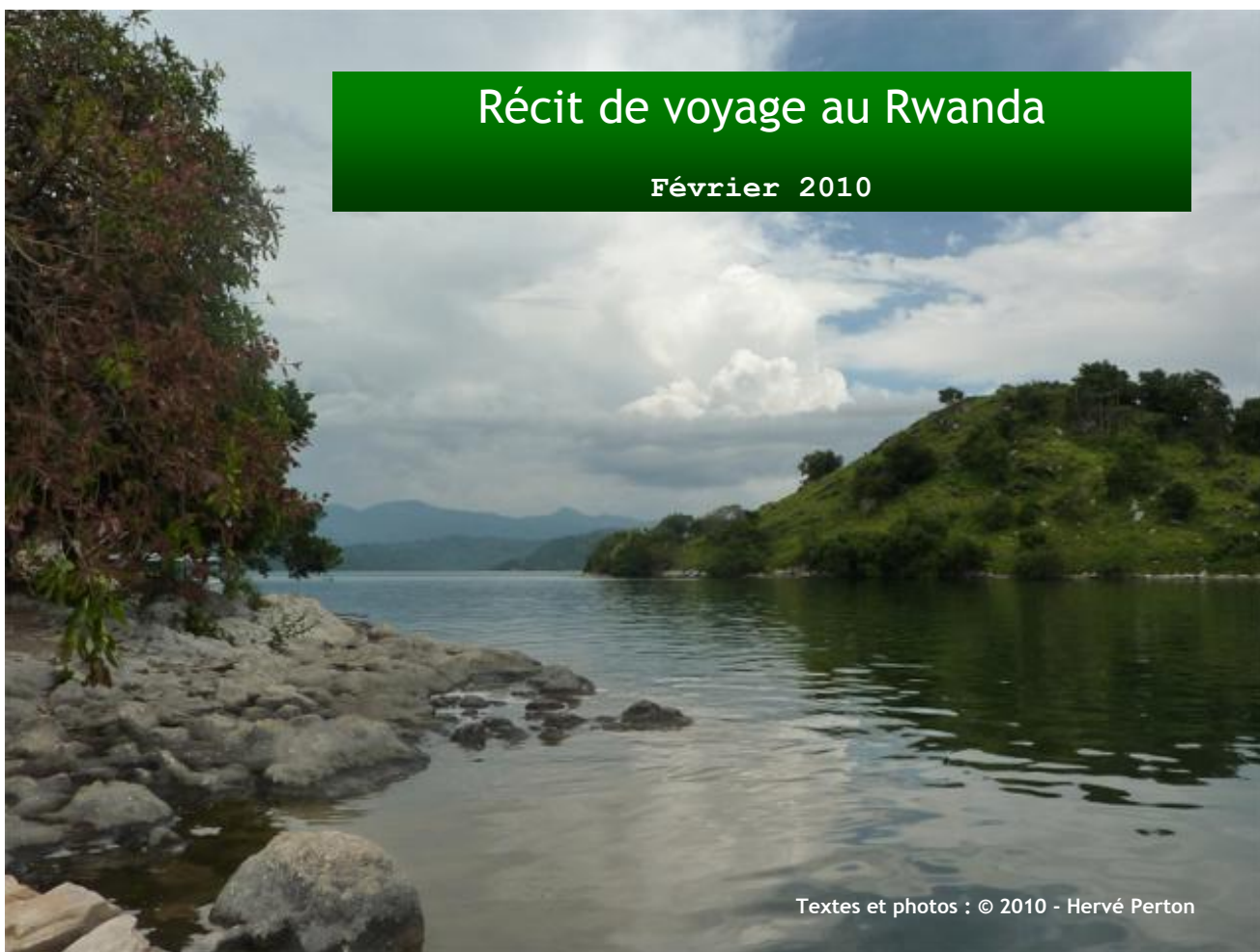




Au pays des mille collines



Récit de voyage au Rwanda

Février 2010

Textes et photos : © 2010 - Hervé Pertou

Au pays des mille collines



Photos de couverture :

Haut :

Crépuscule sur la chaîne du parc national des volcans VIRUNGA
(réserve naturelle des derniers gorilles de montagne (Nord du Rwanda))

Bas :

Vue du Lac Kivu depuis une île à proximité des rivages de la ville de KIBYUE (Ouest du Rwanda)

* * * * *

Textes et photos : © 2010 - Hervé Pertou

J'y suis !

Aéroport Kayibanda, 02 février 2010, 19 h 45, heure locale. Je pose les pieds sur le continent Africain pour la première fois de ma vie et j'ai le sentiment que c'est un grand moment pour moi. Neil Armstrong avait fait beaucoup plus fort, certes, mais j'ai l'aventure modeste. Les 8 heures passées à bord de l'A.300 n'ont rien d'extraordinaire en soi. D'autres l'ont déjà fait, je ne suis pas le premier. N'empêche, j'attends cet instant depuis une dizaine d'années. Dans quelques minutes seulement, je vais (re)voir mon ami Zacharie.

Il fait nuit. Les 25°C ambiants me conviennent mieux que la rigueur hivernale d'un mois de février européen que j'oublie déjà volontiers.

Ça y est, mon projet aboutit enfin... Je suis fatigué, à moitié engourdi par la promiscuité de la classe économique mais infiniment heureux de fouler le tarmac.

L'aéroport est de très modeste dimension. Pas de risque de se perdre. Je passe au guichet du service de l'immigration et verse 60 \$ pour m'acquitter de mon visa. Je récupère mes valises et passe devant des agents de sécurité sans être fouillé. Derrière moi, une cinquantaine de personnes cloisonnées dans une zone d'attente patientent pour retrouver l'un des leurs. Je me détourne : Zacharie est là, il m'a repéré et me fait signe. Sa fille Trichie, 4 ans, se précipite vers moi, un panier de fleurs fraîches à la main. Rachel, l'épouse de Zacharie me souhaite la bienvenue et Zacharie me serre dans ses bras.

Nous sortons du hall où un chaleureux comité d'accueil m'attend. Il s'agit des amis proches de Zacharie qui me saluent avec effusion. Je ne les connais pas mais eux ont entendu parler de moi ! Ça y est, l'immersion culturelle commence. Me voilà dans le pays des mille collines pour 3 semaines. A moi d'en profiter...

* * * * *

J'avais pour projet de me rendre au Rwanda à la fin des années 90. Des priorités professionnelles et familiales ont retardé ce dessein.

Lorsque j'évoquais ce projet, on me posait souvent des questions du genre : « Que vas-tu faire dans un pays pareil ? » ou « Le Rwanda ! Quelle idée ? ». On pensait que j'envisageais une mission humanitaire. Erreur. Je ne suis malheureusement pas assez courageux pour affronter la misère d'aussi près. D'autres encore croyaient que je cherchais à faire de l'éco-tourisme hors des sentiers battus. Non plus ! Même si je ne suis pourtant pas, il est vrai, un adepte des destinations à la mode. S'agissait-il alors d'une motivation professionnelle ? Là, je n'aurais pas dit non, mais rien de ce genre n'a été possible. Serait-ce donc finalement une recherche de sensations fortes dans la réserve des derniers gorilles du monde, sur les pas de Dian Fossey, primatologue américaine renommée ? Encore raté, la zoologie m'intéresse, certes, mais de là à fricoter avec des primates de cette taille en toute liberté, non merci ! J'ai eu ma dose de *King Kong* quand j'étais petit et le funeste destin de Dian Fossey n'a rien d'enviable.

Ma motivation était en fait plus modeste, plus épurée : j'avais fait une promesse... Et une promesse, ça se tient ! Les promesses sont faites pour être réalisées, si non, elles perdent leur sens et leur valeur. Cet engagement moral, je l'avais donné à Zacharie, un Rwandais d'origine que je ne connaissais que par courrier. Il m'a fallu plus de dix ans

pour concrétiser cette promesse. En 2007, je calais une date sur mon agenda: le voyage sera programmé coûte que coûte d'ici quelques années.

Zacharie

Comme bon nombre de lycéens, j'ai voulu entamer une correspondance avec un élève étranger. Déjà enclin à ne rien faire comme tout le monde, je ne souhaitais pas que ce correspondant soit un européen comme cela se pratiquait souvent. « Trop classique » pensai-je à ce moment-là. Il y avait déjà assez de chanteurs pour nous irradier les oreilles avec leur idiome anglophone passe partout... Je rêvais en effet d'un peu plus d'originalité et d'exotisme. Cela tombait bien car mon lycée n'était pas jumelé avec Berlin ou Liverpool mais avec KIGALI, la capitale du Rwanda.

Un échange amical fut mis en place entre un proviseur Rwandais et quelques enseignants de notre bahut. Peu d'élèves s'y intéressaient vraiment. Et pour cause. La distance, le peu d'attrait pour une Afrique désolée et la quasi-impossibilité de se rendre un jour dans ce pays miniature motivaient peu de monde. De plus, l'exercice linguistique était inexistant, puisqu'au Rwanda, on parle le Français ; même pas moyen de faire progresser son anglais écrit ! Pourtant les candidats Rwandais à la correspondance étaient eux, très nombreux. Mon professeur d'Italien, pas chauvin du tout avec la langue qu'il enseignait, nous avait parlé de cette amitié Franco-Rwandaise d'une façon attractive, comme à son habitude. Il nous avait proposé d'entretenir un lien avec les ados des « mille collines ». Sans rien connaître de ce pays, j'ai plongé ma main dans une pile de lettres tendues par ce professeur. Elles étaient toutes adressées par des lycéens de mon âge. Leur Français était parfois curieux mais attendrissant : « Bonjour, je m'appelle Théophile (ou Jean de Dieu ou Cléophas), je mesure 1.60 m de longueur,... ». Un dénommé Zacharie HARELIMANA a retenu mon attention. Je lui ai écrit. C'était au printemps 1991. Le courant est tout de suite passé ! Déjà, des troubles ethniques secouaient le pays. Notre correspondance oscillait au gré des lenteurs postales locales (une lettre par mois chacun, en moyenne) et nous échangeions peu comparativement à aujourd'hui où internet nous a donné des ailes ! Le vocabulaire de Zacharie s'améliorait au fil de sa scolarité, le mien aussi, je suppose. Je voyais la valeur faciale du timbre postal Rwandais augmenter à vue d'œil et Zacharie me narrait les difficultés de la population de son pays, des difficultés inconnues dans notre cocon à la Française : intrusions de rebelles, massacres localisés, tensions ethniques, début de famines...

Puis vint le génocide d'avril 1994. J'effectuais alors mon service national en Seine-Saint-Denis. Sur le petit écran, pas une image de l'horreur qui se déroulait là-bas. Seule une presse initiée (« Le Monde » en l'occurrence) glissait de temps à autre dans ses colonnes un article sur les barbaries orchestrées dans tout le pays. Ma correspondance avec Zacharie avait cessé. Complètement. Lorsque les images du génocide parvinrent à la télévision pour la première fois, j'étais consterné. Il faudrait une chance extraordinaire, me disais-je, pour que Zacharie, mon conscrit de 19 ans, et sa famille, puissent échapper à un tel massacre organisé. Il logeait dans la capitale, là où tout se jouait. Sa famille vivait au nord du pays, là où les rebelles étaient signalés comme « actifs » ! Je le savais Hutu, l'ethnie majoritaire mais les massacres eurent lieu indistinctement entre Hutus et Tutsis, ce qui ne rassurait pas du tout. C'était véritablement horrible. Tout cela sous l'œil indifférent des occidentaux qui finissaient

par être blasés par les conflits Africains où dictatures et renversements font, il est vrai, partie de la géopolitique habituelle de ce continent. Ce n'est que bien des mois plus tard que nos médias ont enfin dévoilé l'impensable : 800.000 morts ethniques dont un tiers d'enfants, le tout, en un peu plus de trois mois !

Pendant les combats, les services postaux ont cessé de fonctionner, tout comme le téléphone. J'avais fait appel à la Croix Rouge internationale de Genève pour expédier un message hors du circuit habituel. Ce service gratuit (habituellement réservé aux membres séparés d'une même famille), se substituait au service du courrier. Bien que n'étant pas lié de sang avec Zacharie, la Croix Rouge a accepté d'envoyer mon courrier... et ce fut salutaire ! Quelques mois plus tard, Zacharie avait été localisé par un humanitaire. Celui-ci lui a remis mon message en mains propres. J'apprends en retour qu'il avait survécu, après une fuite vers le Zaïre avec d'autres réfugiés qui avaient tout perdu. Sans nouvelles de sa famille, il était retourné dans sa campagne natale, au Nord, vers Rulindo, terre que je foulerai à mon tour bien des années plus tard. Il lui fallait savoir si ses parents, frères et sœurs, avaient réussi, comme lui, à se soustraire aux machettes. Tous rescapés ! Un deuxième miracle quand on connaît l'étendue des dégâts du génocide. Un sacré soulagement que j'ai pu partager par procuration dès que la poste a refait surface après le génocide. C'est sans doute à ce moment-là que j'ai senti que je devrais me rendre chez lui... dès que la situation politique du pays redeviendrait « viable ».

Jamais je n'aurais cru qu'il m'aurait devancé treize ans plus tard sur le sol Français.

Première rencontre

Par mail, Zacharie m'apprend qu'il a obtenu un stage de 4 mois au musée Africain de Tervuren en Belgique. Il travaille dans un ministère et c'est la première fois qu'il vient en Europe. C'est surtout une formidable occasion de se rencontrer enfin... après 15 ans de correspondance. Son planning est chargé et une seule date semble possible pour se voir sur le sol Français. Je le retrouve à la gare du Nord à Paris pour le week-end de la Toussaint 2007. Nous faisons la route jusqu'en Vendée et passons trois jours formidables avec visite de la côte Atlantique où Zacharie met les pieds dans l'océan... (en bottes) et mange des moules pour la première fois ! Puis retour sur Paris pour une journée de tourisme express avec visites des incontournables (tour Eiffel, Louvre, Champs Elysées, ...).

A cette époque de l'année, le froid commence à se faire cruellement sentir. Le Rwandais ne connaît pas cette sensation frigorifique. Zacharie repart de Belgique juste avant Noël. Maintenant qu'il a fait l'effort de venir à moi, je décide de programmer une visite au Rwanda en février 2010.



Préparatifs administratifs

Pour préparer mon voyage, je consulte différents sites web dont celui du ministère des affaires étrangères du quai d'Orsay. La situation politique semble désormais stable. Sur ce point, je suis rassuré. Après avoir été le pays le plus dangereux de la planète, le Rwanda semble être aujourd'hui le plus sécurisé d'Afrique.

Côté liaisons aériennes, je fais le point sur les vols existants vers KIGALI. Air France n'assure plus aucune liaison. Seule la compagnie Brussels Airlines effectue trois vols directs par semaine vers le Rwanda. Il existe d'autres vols avec Ethiopian ou Kenya Airways mais je ne m'y risquerai pas.

Indistinctement de la compagnie, le vol vers KIGALI est cher : 3 fois le prix d'un aller-retour Paris-New-York ! ... et je dois partir de Bruxelles. Vu les horaires proposés au départ, impossible de faire le trajet jusqu'en Belgique et de décoller le même jour. Mon ami Dirk, (un ami policier belge que je connais depuis longtemps) se propose de m'héberger la veille et de me conduire à l'aéroport à l'aube. Je réserve donc mon billet pour une place. Patricia a décidé de ne pas venir avec moi.

Autre point à ne pas négliger quand on est Français, il faut un visa pour pénétrer au Rwanda. La France n'ayant plus d'ambassade à KIGALI depuis 2006, je dois saisir ma demande sur internet au siège même du bureau de l'immigration. Le site est en anglais et annonce des délais d'obtention de 3 jours. Je reste prudent, ces délais me semblent particulièrement courts. Je remplis le formulaire en ligne le 25 novembre 2009. J'attends une semaine, deux puis trois. J'ai encore de l'avance. Je laisse passer les fêtes de fin d'année puis je décide d'appeler le bureau qui a enregistré ma demande. Un fonctionnaire me précise que la validation est en cours et que j'aurais une réponse sous 15 jours. Pas de réponse. Une nouvelle semaine s'écoule. On me demande un document que j'ai déjà expédié et que je renvoie trois fois sans obtenir de réponse. Las de ces tracasseries administratives, j'informe Zacharie qui décide de s'en mêler. Nous sommes en janvier et la date de mon départ approche. Pas question de partir sans visa, je serais automatiquement refoulé à l'embarquement à Bruxelles. Tout est calé. Mon vol ne peut plus être reporté et mes trajets en train sont réservés. Zacharie retournera au moins deux fois dans le service concerné.

Nous sommes désormais à moins d'une semaine de mon départ. J'ai bon espoir que le visa me parvienne mais rien ne vient ! Rachel, l'épouse de Zacharie, a finalement recours (par un ami interposé) à un traitement express de ma demande. Le jeudi soir, je reçois enfin le sésame tant convoité. Il était temps, je pars le lundi suivant... J'apprendrai plus tard la raison de cette lenteur excessive. Dans la case « profession », j'ai mentionné en anglais : « police officer ». Ces deux mots ont posé problème aux autorités Rwandaises. Il aura fallu deux auditions de Zacharie pour expliquer que je le connais depuis longtemps et que ma visite reste un séjour touristique et non un « je-ne-sais-quel espionnage » !! Je prends note. La prochaine fois, je mentionnerai sur le formulaire dans la rubrique « job » les mots « fonctionnaire territorial » sans autre précision...

Préparatifs sanitaires

Un passage chez le médecin s'impose ; mon petit corps stérilisé d'Européen risque gros... La vaccination contre la fièvre jaune est la seule protection obligatoire pour passer les frontières (on dit « the yellow fever » en anglais, ce qui n'a rien à voir avec la fièvre du samedi soir !). J'en profite pour me renseigner sur les autres protections

possibles. Le médecin du centre de vaccination (un tantinet alarmiste quand je lui indique ma destination) me précise que trois grandes causes liées provoquent des problèmes de santé au Rwanda (mais comme partout ailleurs en Afrique) : l'hygiène, l'eau et les moustiques. Fort de ces recommandations, je me fais injecter d'autres vaccins : hépatite A, fièvre typhoïde, méningites A & C. J'y ajoute un rappel diphtérie-tétanos-polyomélite et fait vérifier mes anticorps pour l'hépatite B. Je complète le tout ultérieurement par une pharmacie *ad hoc* digne d'une infirmerie ambulante spécial *européen hypocondriaque*. Mon porte-monnaie, quant à lui, ressent une vive douleur post-vaccination dont il se remettra cependant : quasiment aucun des médicaments prescrits n'est remboursable ! La prévention « exotico-touristique » est un choix personnel, me dit-on... Bref, me voilà désormais paré pour affronter l'hostilité sanitaire de l'Afrique avec le sourire et peut-être quand même une petite turista ? On verra bien !

Le départ

Me voilà à l'aéroport de Bruxelles où Dirk m'a conduit. Cette fois, je vais embarquer pour de bon. J'erre quelques instants dans le hall pour m'approprier les lieux. L'endroit est vraiment immense. Je croise même Daniel Cohn-Bendit ! Le contrôle des bagages se déroule très simplement mais lentement. Une très jolie blonde à l'accent Belge me demande de poser mon bagage à main pour le passer au scanner. Elle m'invite également à ôter ma veste et ma ceinture. Ce n'est pas tous les jours qu'une fille me demande cela !! Mais je reste lucide, ce n'est qu'un contrôle... La fouille du sac, derrière le portique de détection des métaux est également effectuée par une femme beaucoup plus sévère et peu avenante, à croire que l'administration de l'aéroport attribue un rôle à ses agents selon leurs missions ... et leur apparence !

Je poirote ensuite 3 heures dans les boutiques *duty free* du hall d'embarquement. J'attends ce moment depuis 15 ans (le départ, pas les boutiques !) et ces quelques moments d'attente n'ont aucun impact sur mon moral. J'ai l'impression de me trouver dans une fourmilière. L'aéroport de Bruxelles est spacieux, multilingue et cosmopolite mais un calme reposant demeure malgré l'immensité des lieux et l'afflux incessant de voyageurs.

Je monte dans le gros porteur ; c'est une première. A part quelques CESNA de tourisme, je n'ai jamais emprunté d'avion de ligne.

Le zingue prend son envol comme prévu à 10 h 45 sous une chape de nuages gris qui déversent des trombes d'eau à 3°C. Ça au moins, je suis sûr que je ne vais pas le regretter...

Premiers jours

Zacharie et Rachel ont deux enfants : Trixie, 4 ans et Ricky, 1 an. Zacharie travaille en tant qu'informaticien au ministère des ressources naturelles et Rachel est infirmière au centre hospitalier universitaire de KIGALI. Des gens somme toute favorisés si on les compare au reste de la population. Ils louent une petite maison confortable au toit de tôle dans le quartier de Nyakabanda, situé face au Mont KIGALI. Un manguier de taille moyenne trône au milieu de la pelouse verdoyante de la petite propriété entourée de murs. Je suis accueilli, sinon comme un prince (ou comme l'ambassadeur de France puisqu'il n'y en a plus !), en tout cas, comme un hôte de qualité, voire un membre de la famille. On m'attribue chaleureusement une chambre pour le séjour et on me désigne la salle de bains avec baignoire et W.C. Je suis conscient que ces

installations ne sont pas aussi fréquentes que chez nous, même si l'eau chaude n'arrive pas encore au robinet et que les coupures sont fréquentes.



Trois employés de maison assurent la « logistique domestique » : garde des enfants, tâches ménagères et cuisine. C'est une organisation classique dans les familles urbaines un peu aisées. Cela permet de décharger complètement Rachel et Zacharie des obligations ménagères que tant d'européens rechignent à faire...

La première nuit ne se déroule pas trop mal. J'ai installé ma moustiquaire et quelques insectes me tiennent déjà compagnie : des cafards de toutes tailles circulent librement et passent sous les portes ; des geckos (gros lézards tropicaux), se chargent d'éradiquer les mouches et moustiques dans les pièces de la maison. Pas de serpent ni d'araignée, c'est l'essentiel, les insectes ne me gênent pas. A 5 h 30, je suis réveillé par le « chant » de l'Imam de la mosquée voisine. Un réveil en fanfare car la prière est émise d'un mégaphone planté sur le minaret de la mosquée !! Suis-je en Syrie, au Yémen ou en Iran ? La prière dure environ dix minutes. Je connaissais cette pratique mais je ne l'avais jamais vécue. Le lendemain, j'interroge Zacharie sur ce rite religieux que je trouve particulièrement nuisible à la tranquillité publique au vu de l'heure. « Il faudra t'y faire » me répond-il, « ce cérémonial a lieu chaque matin. » Chouette ! Je ne m'attendais pas à cela dans un pays chrétien. J'en déduis que c'est une « sacrée » forme de tolérance religieuse... Plus tard, je constaterai que les mosquées sont très bien implantées partout dans le pays et que différents édifices religieux semblent coexister librement et parfois dans les mêmes rues (protestants, catholiques, musulmans,...).

Côté nourriture, rien à redire. On mange très copieusement et le choix est suffisant. Je savoure avec délectation les fruits de la passion, les petites bananes, les ananas frais. Je découvre l'*isombe* (feuilles de manioc cuisinées en épinards), les bananes vertes cuites (au goût proche de celui de la pomme de terre), le manioc « racine » et le *foufou* (pain de farine de manioc). Ces mets sont complétés par du riz, des carottes, des pois, des haricots, des tomates... tous bio, puisque la culture intensive n'existe pas dans le pays. Je découvre la viande de chèvres (plus élastique que notre bœuf), les *zingalos* (tripes de chèvre en brochettes, très bons !) et les prunes locales. Le tout est arrosé de bières et de boissons gazeuses *made in Rwanda* dont tout le monde est très friands ! Côté bières d'ailleurs, je comprends vite que je ne tiendrais pas le choc. Les Rwandais ont hérité des Belges et des Allemands sur ce point : ce sont de grands buveurs de bières... qu'ils commandent pas paires de 50 cl ! Un conseil si vous allez au Rwanda : lorsqu'on vous demande si vous désirez votre bière « froide » ou « chaude », répondez

toujours « froide » car même avec cette précision, rien ne garantit que votre bière sera servie comme on l'aime en Europe. Les coupures d'électricité ont un effet sur les réfrigérateurs et la bière est souvent servie à température (c'est à dire environ 25 °C).



Hervé, Rachel et Zacharie

Le regard des autres

Les européens sont une poignée au Rwanda. Il s'agit essentiellement de Belges et d'Allemands, présents pour le travail dans le cadre d'une mission de coopération internationale ou installés sur place pour dans le commerce ou la restauration.

Les deux premiers jours sont assez difficiles pour moi. J'ose à peine sortir de la Mercedes de Zacharie ! Partout, des regards interrogateurs sont dirigés en permanence sur moi d'une manière discrète mais pesante. Je ne ressens aucune animosité dans ces œillades mais c'est assez gênant. La plupart des gens imaginent sans doute que j'ai une raison officielle, diplomatique ou commerciale de venir ici. Ils restent méfiants ou intrigués. Le touriste blanc n'est pas habituel comme au Kenya ou en Tanzanie, les deux pays tout proches. Je sais que je ne serai pas inquieté pour ma couleur de peau mais je suis mal à l'aise. Ici, on me croit riche et puissant puisque j'ai été capable de voyager jusque là. Pour « décoincer » les mines des badauds, je salue parfois de la tête et lâche un sourire. Les enfants sont les plus réceptifs au contact avec les étrangers. C'est un vrai plaisir de les entendre me héler « Muzungu ! Muzungu ! ». J'identifie très vite ce mot lors de nos déplacements, surtout à la campagne. Il se traduit par « homme blanc » en kinyarwanda. Cette appellation n'est ni péjorative, ni moqueuse. C'est l'équivalent inverse de « umwirabura » (homme noir).

Lors de certains contacts, je m'efforce de baragouiner une ou deux formules de politesse en kinyarwanda et les sourires se multiplient. Au début, je crois qu'on se moque de mon accent occidental mais ce n'est pas le cas. Les sourires marquent l'étonnement. On est surpris que je m'intéresse à la langue alors qu'en parlant français ou anglais, je finirais pas être compris. Cet « effort » linguistique de ma part est très bien perçu et marque une forme de respect et d'intégration. Je décide de le systématiser. En plus, j'y prends un vrai plaisir... mais le kinyarwanda est une langue bantoue à tons ; la prononciation donne donc le sens et la forme des phrases n'a strictement rien à voir avec une langue européenne.

* * * * *

Un seul homme peut déclencher une guerre mais il faut être deux pour faire la paix - Proverbe Rwandais

Le deuxième jour, Zacharie et Rachel décident de me faire visiter le mémorial du génocide de KIGALI. C'est un lieu assez particulier comme on pourrait s'en douter. Il permet de ressentir le côté le plus sombre de l'Humanité et d'en percevoir l'horreur. Il est juché sur une pente dominant une partie de la ville sur le lieu même d'un ancien charnier qui recense 250.000 cadavres ensevelis dans des fosses. Aujourd'hui, c'est un magnifique espace paysager aux plantations très bien entretenues. La visite donne une approche historique, politique et ethnique de ce génocide que les Rwandais appellent « guerre de nonante quatre » (94).

La première partie de la visite expose l'histoire détaillée du Rwanda et la classification arbitraire mise en place par les colons Belges puis Allemands pour désigner les Hutus, les Tutsis et les Twas. Au fil de la visite on comprend mieux les causes du génocide. Il a été précédé par bien des « essais » qui auraient dû faire réagir la communauté internationale.

La seconde partie du mémorial est consacrée à l'horreur des tueries organisées d'avril à septembre 1994. Des milliers de photos de personnes disparues sont affichées sur les murs, legs de famille qui ont perdu un de leurs proches, voire tous ! L'atmosphère du mémorial s'assombrit ; les portraits d'enfants interpellent. Là, une fille de 6 ans « tuée à coups de machettes », plus loin un bébé de 9 mois « massacré au bâton » ou encore un gamin de 4 ans « enterré vivant », un autre « tué d'une balle dans la tête »... L'affolant dénombrement me donne la chair de poule. Je n'ai rien vu des massacres suggérés, ce ne sont que des photos très sobres. Ces gamins, je ne les connais pas, leurs familles non plus. Pourtant, ces victimes innocentes me touchent. Je finis par hâter le pas pour ne pas éclater en sanglots et je quitte cette salle de l'horreur infantile, le cœur gros. Zacharie et Rachel me suivent en silence ; ils n'ont rien vu de ma peine et c'est tant mieux. Comment peut-on assassiner froidement un enfant ? Je regarde le soleil éclatant au dehors. Il me ragaillardit un peu. Puis, je me dirige enfin vers la dernière partie du mémorial située à l'étage.

Cette partie est consacrée aux génocides en général et rappelle au visiteur que l'horreur humaine dépasse largement les frontières du Rwanda depuis longtemps. Rien de tel pour démontrer en effet que le Rwanda n'est pas un pays de barbares sanguinaires. Tous les continents ont eu malheureusement « droit » à « leur » génocide : Indiens d'Amérique, Arméniens, Vietnamiens, Chinois, et pas si loin de nous, l'holocauste de l'Allemagne nazie...

Je quitte ce mémorial abattu mais satisfait d'avoir compris en détail les causes de ce terrible épisode de l'histoire du Rwanda.

Visite des campagnes

Zacharie et Rachel ont pris un mois de congés pour me faire visiter le pays. Ils me proposent de parcourir le Rwanda de long en large durant mon séjour. C'est plus que je n'espérais et je ne dis pas non. C'est vrai que c'est assez facile car le pays est aussi petit que la Belgique et les grands axes sont praticables. Le coût de l'essence, par contre, est prohibitif. Je constate en faisant rapidement le change dans ma tête, que le précieux liquide est bien plus cher qu'en France !



Vaches traditionnelles sur la route de BUTARE

Le problème est que le salaire du « Rwandais lambda » est loin de correspondre au nôtre ! Proportionnellement, c'est un peu comme si le litre d'essence coûtait 9 € !!! La raison de ce prix exorbitant est simple : le pays est enclavé (donc loin des raffineries portuaires), le pétrole arrive par camion (cela prend des jours) et l'Etat Rwandais le taxe sans ménagement (style TIPP à la Française). Au final, le précieux carburant est un liquide hors de prix. Ce paramètre me gêne pour Zacharie. Pas question de le ruiner pour mon confort de touriste. Je choisis donc de remplir l'essentiel des pleins dont la voiture aura besoin pour nos escapades dans les campagnes.



Trixie et Muzungu !

Nous commençons par une visite au sud, du côté de BUGESERA. Plaines arides en perspective ; du moins une « aridité » relative, car la végétation n'est jamais vraiment brûlée au Rwanda. En revenant de la frontière du Burundi, nous passons par un minuscule village pour nous rendre au lac de Gashora. Jacques, le beau-frère de Zacharie (qui nous accompagne régulièrement dans nos virées à travers le pays), veut profiter de notre passage pour acheter de la viande de chèvre, paraît-il meilleur marché, que dans la capitale. On nous désigne un vendeur. Nous entrons dans ce qui fait office de lieu de stockage de la viande, à savoir une simple pièce sans élément mobilier, où quelques carcasses de chèvres entières pendent à un crochet. La négociation dure 10 minutes mais n'aboutit pas. Zacharie me traduit la conversation. Deux handicaps majeurs interdisent une négociation raisonnable : d'abord, nous sommes venus en voiture, donc, nous sommes aisés, une déduction systématique dans les esprits des ruraux. Ensuite, un homme blanc les accompagne (moi) DONC, nous sommes très riches (surtout moi !!!). Tout cela n'est pas dit mais la difficulté de marchander en est la résultante directe. Ce sera la même chose durant tout mon séjour.

Dès qu'un vendeur rwandais me voit, les prix des objets à vendre sont multipliés par 5, 6, 7, 10 ! Sans Zacharie et Rachel qui me servent de guides locaux, je me serais fait arnaquer cent fois. Heureusement, Rachel ne se laisse pas faire. En bonne ménagère, elle connaît les prix et se détourne de ceux qui confondent ma couleur de peau et la Mercedes avec un porte-monnaie bien garni ! Il faudra batailler ferme pour ne pas céder aux assauts, et parfois renoncer et passer son chemin.



Nos escapades continuent. Culturelles cette fois. Nous visitons 3 musées : le musée d'histoire précoloniale de NYANZA et le palais traditionnel des anciens rois, le musée d'histoire naturelle du fondateur de KIGALI, Richard Kandt, ainsi que le musée national de BUTARE. Ce dernier est le plus agréable et le plus instructif. Chose atypique pour nous autres Français, le droit d'entrée dans ces musées est différent selon l'origine du visiteur. Un Rwandais paie 500 Frw, un non-rwandais, 3.000 !! Ces sommes ne représentent pas grand chose (respectivement 0,60 € et 3,50 €) mais cette situation me surprend. Encore une fois (et de manière très officielle puisque les musées sont nationalisés), le touriste est pris pour un visiteur à fric ! Que se passerait-il si une telle différence était faite en France ? Le contexte est-il seulement transposable ?



Hutte traditionnelle des anciens rois du Rwanda

Au cours d'une autre ballade, j'aperçois, au détour d'un virage du côté de la ville de GITARAMA une quinzaine d'hommes habillés d'uniformes de couleur rose bonbon ! Ils creusent les bas-côtés et entretiennent la route. A la garde armée qui les entoure, je comprends qu'il s'agit de prisonniers. Un peu plus loin, d'autres portent une tenue orangée. Zacharie me précise que ces derniers sont des détenus condamnés tandis que ceux en rose sont en attente

de jugement. Plus loin, nous croisons un pick-up Toyota portant la mention *prisons* où d'autres détenus se tiennent debout à l'arrière du véhicule. Ils n'ont aucune entrave, ni aux pieds, ni aux mains, ce qui me surprend. Zacharie me rappelle très justement que de toute façon, leur uniforme très voyant ne permettrait pas une évasion bien longue et que les gardes en nombre veillent activement...

La bière de bananes

Les Rwandais entretiennent des contacts très forts et réguliers avec leur famille et leurs amis. Une visite est prévue un dimanche chez les parents de Zacharie. J'attends avec impatience cette rencontre qui a pour cadre une très jolie vallée. Pour y parvenir, il faut faire une cinquantaine de kilomètres sur la route bitumée de RUHENGARI, emprunter une piste puis un chemin à peine carrossable au milieu des collines au panorama éblouissant. La voiture stationnée, il convient de marcher sur environ un kilomètre sur un minuscule sentier qui dessert plusieurs habitations en pleine campagne. J'apprécie immédiatement les lieux : un calme absolu à peine perturbé par des oiseaux et le bruissement de la luxuriante végétation. Des cultures vivrières de tous les côtés, des bananiers autour de chaque maison et quelques chèvres qui paissent tranquillement. La rencontre avec la famille est une vraie joie pour moi et je comprends que cela est réciproque. Les parents de Zacharie ne parlent que kinyarwanda et les propos de chacun doivent être traduits. Seul son frère Cléophaçe qui est instituteur (en polo blanc sur les photos), me comprend parfaitement.

Il est midi passé. Comme en Europe, on sert l'apéritif : le père de Zacharie a préparé *l'urwagwa*, la bière traditionnelle de bananes. Je découvre avec impatience le breuvage du cru (mais avec modération car je crains l'eau non purifiée utilisée pour cette boisson). C'est assez bon. On pourrait comparer cela à un cidre fort de 15°, moins gazeux mais tout aussi sucré. Je goûte également la surprenante bière de sorgho avec des arachides grillées en amuse-bouches. On finit par me servir deux MÛTZIG en bouteille de 50 cl puis un repas composé de haricots, de riz et de bananes. Le père de Zacharie ferme précautionneusement la porte d'entrée : il ne faut pas être vu de l'extérieur lorsque l'on mange !! La culture Rwandaise a ses mystères incompréhensibles...



La petite maison dans les collines



La famille de Zacharie

La fin de l'après-midi s'achève par une visite de l'enclos. Je vois enfin l'endroit où a grandi Zacharie. La nature est exubérante : je visite la bananeraie, observe les légumes (qui produisent jusqu'à 4 récoltes par an !) et me penche sur un plant de piments où une centaine de fruits jaunes se font dorer au soleil.

Je quitte cet endroit de paix avec regret. La rencontre a été rapide mais d'une grande importance pour moi (et pour eux aussi, à n'en pas douter). L'immersion culturelle que j'attendais a vraiment pris forme aujourd'hui.



Dans la bananeraie familiale



Sur la route de KIGALI à BYUMBA

Un environnement à préserver

Avec 400 habitants au km² et une agriculture vivrière, le Rwanda se doit de préserver ses ressources. L'environnement est une préoccupation cependant assez paradoxale où se mêlent progrès et archaïsme. Un exemple intéressant est celui des sacs plastiques. Ils sont bannis dans tout le pays et cette interdiction est clairement affichée à la frontière aéroportuaire. En substitution, des sacs en papier kraft de toutes les tailles sont distribués partout. Autre exemple : les restaurants et la plupart des habitations (même pauvres), possèdent des lampes à basse consommation que le gouvernement a fortement incitées. Les bouteilles en verres sont toutes consignées et le sur-emballage, rare. Paradoxalement à ces efforts environnementaux que les Français n'ont pas été capables de mettre en place de manière aussi stricte, la pollution de l'air par les gaz d'échappement est calamiteuse ! Les fumées noires sont de rigueur et le carbone omniprésent dans les rues. Le relief accentue les accélérations des véhicules et augmente d'autant les émissions noirâtres. Mieux vaut retenir sa respiration quand on suit un camion en montée... A part cela, les rues sont très propres et les parcs entretenus soigneusement à la main. KIGALI n'a aucune leçon à recevoir des métropoles européennes et c'est même sans doute la capitale africaine la plus propre. Des agents de propreté nettoient les caniveaux pour le compte de la collectivité et balaient en permanence la voie publique. Les habitants nettoient eux, leur maison ou leur enclos avec des balais et des brouettes de fortune.



Coucher de soleil sur la chaîne des volcans

KIGALI

KIGALI est une ville grouillante située à 1.500 m d'altitude. Un million d'habitants y résident. La ville est construite sur plusieurs collines. Rien n'est donc droit, et si l'on monte, on redescend forcément. Les artères principales sont bitumées convenablement mais les rues secondaires sont dans un état pitoyable : ornières, nids de poules, ravines et cailloux en saillie sont le lot de toutes les voies. Des boutiques minuscules jalonnent les rues. Chacune a sa spécialité et on y trouve de tout. Les ambulants sont légion. Il est très fréquent de croiser des vendeurs de fruits frais, d'œufs, de recharges téléphoniques (vêtus de chasubles jaunes au logo de l'opérateur), de chaussures (neuves ou d'occasion), et même... d'essuie-glaces !! L'habitat, délabré pour l'essentiel, aux toits de tôle rouillée, aux crépis défraîchis, reste acceptable. A part les édifices publics, les équipements de l'Etat, quelques 4 x 4 et quelques villas somptueuses pour les riches notables de la ville, rien n'est vraiment neuf.

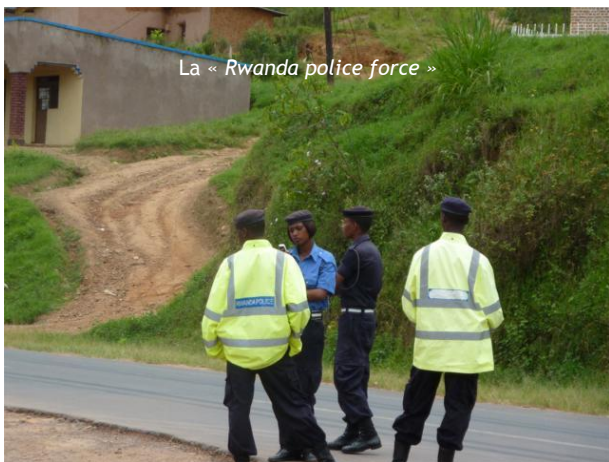


La maison de Zacharie se trouve après le motard, à droite !

Les concerts de klaxon dominent les bruits de musique ou les éclats de voix. Les piétons sont partout, se faufilent et circulent sans arrêt à droite ou à gauche.

Un matin, Zacharie me précise que nous allons nous rendre au siège de la police de la route pour récupérer son permis de conduire qui lui a été confisqué par la police pour un refus de priorité avec un taxi-moto (mais il a quand même le droit de conduire). Cela me donne une occasion d'observer de plus près un commissariat de police. Nous entrons dans la cour. Les gens viennent pour valider un permis ou payer leurs amendes mais il ne faut absolument pas être pressé. Zacharie est dirigé de bureaux en bureaux où l'on entend crépiter des machines à écrire dans les couloirs. Les allers et venues d'hommes en uniformes sont incessants. Je profite de cette attente pour regarder autour de moi et observer les véhicules de police qui entrent dans la cour du bâtiment. Il s'agit de pick-up Toyota noirs et blancs. J'ai envie de prendre des photos. J'en fais part à un policier qui me désigne son chef. Je me risque à lui demander l'autorisation de photographier en précisant ma nationalité et ma profession pour le rassurer sur mes intentions. Grave erreur ! Au lieu d'attirer la confiance et l'honorabilité, c'est l'inverse qui se produit ! L'officier ne comprend pas la raison de ma démarche. « Souvenir » et « curiosité personnelle » ne suscitent en lui que de la suspicion. Mes repères sont mis à mal. Je comprends que j'ai affaire à un militaire plutôt qu'à un policier. Zacharie m'apprendra plus tard que les rangs de la police Rwandaise ont été constitués par des militaires aux méthodes « rigides ». Bref, un policier Français dans l'enceinte de l'institution policière paraît suspect. L'officier me demande d'attendre et va consulter son supérieur. J'ai compris que je n'obtiendrai rien de sa part. Entre-temps, je vois défiler des motos et même des cars de police. Le type revient au bout de 10 minutes et refuse les

photos espérées. Je remercie et passe mon chemin mais me faire éconduire de cette façon m'agace... Tant pis, j'attendrai de me trouver ailleurs pour photographier les policiers à leur insu. Je parviendrai finalement à le faire dès le lendemain !



Les policiers sont présents partout, y compris en campagne. Certains carrefours sont tenus par deux agents 24h/24 ! Ils contrôlent régulièrement la vitesse à l'aide d'appareils portatifs, et en soirée, vérifient le taux d'alcoolémie. Sur la route de BUTARE, je remarque qu'un binôme de policiers est placé tous les 10 km. Ils sont tous à pied. Je me demande bien comment ils pourraient nous intercepter si nous décidions de leur fausser compagnie. Suis-je bête, il n'y a qu'une route pour se rendre à BUTARE !!

Plus loin, nous croisons un autre 4 x 4 de la police dont l'un des phares avant ne fonctionne pas, plus loin, un pick-up semblable, très poussif dont le pot d'échappement crache une fumée noirâtre. J'ai même vu deux motards de la police sur le même engin, et dont le conducteur téléphonait, casque détaché !! A priori, l'exemple routier ne fait pas partie de l'éthique policière...

* * * * *

Le 11 février, Zacharie retourne au siège de la police. Récupérera-t-il son permis ? C'est la 3^e fois qu'il s'y rend dans ce but. Il va encore subir des heures d'attente, ballotté de bureaux en bureaux, à la recherche du fameux sésame qu'aucun fonctionnaire présent n'est capable de lui dégoter ! La patience prend ici tout son sens... un sens que l'européen ne peut tolérer. Je me ronges les sangs pendant un temps puis, je suis finalement amusé. Ce labyrinthe d'exercice aux allures de chasse au trésor a de quoi ridiculiser l'administration. J'ai pourtant l'air d'être le seul à me désespérer de ce fonctionnement qui n'inquiète personne ici. Puis, on apprend que le permis de Zacharie est sans doute perdu ! Le policier qui est la cause de cette bévue demande 25.000 Frw pour en refaire un !!! Qu'est-ce donc que cette police qui saisit un permis de conduire, le perd dans ses méandres désorganisés et se permet d'exiger le prix d'un duplicata ? Zacharie me fait finalement part de sa lassitude dans une colère toute africaine, c'est à dire... en riant avec une déconcertante relativité !! A mon tour, je prends du recul. Zacharie n'aura droit ce matin-là qu'à un nouveau formulaire prolongeant la validité de son permis au cas où on finisse par mettre la main dessus...

A la fin de la deuxième semaine, Zacharie m'apprend que 3 grenades ont explosé dans le centre-ville, la veille, vers 20 h. Par chance, nous étions à ce moment-là sur la route, de retour d'une escapade à la campagne et nous n'avons

rien vu ni entendu : au moins un mort à la gare routière de Nyabugogo. Zacharie me rassure, précisant que cet événement est devenu rarissime des dernières années. Je ne m'inquiète pas outre-mesure. Après tout, les attaques à l'explosif existent aussi à Paris... Cependant, ni Patricia, ni ma mère ne seront informées de ce fait avant mon retour, je ne tiens pas à leur donner du souci plus que de raison.

Conduire

Pour un européen, la circulation semble partout anarchique. Les feux tricolores et les priorités ne sont pas vraiment respectés (surtout par les deux-roues), les marquages au sol floués. Le piéton n'est jamais prioritaire et n'a qu'à se hâter de passer pour éviter les véhicules. Ce n'est pas sans risque pour lui mais il le sait. Au début, je trouve cela assez révoltant mais je comprends vite qu'avec un nombre si important de piétons dans les rues, il est impossible de leur accorder des facilités trop grandes, au risque de ne plus avancer soi-même en voiture... De très nombreuses motos (des taxi-motos) sillonnent la capitale et zigzaguent sans gêne au milieu d'un trafic dense. Les camions chargés à bloc, ralentissent tout le monde et crachent une fumée déplorable. On conduit au klaxon et le premier véhicule engagé passe ! Je suis par contre très surpris par l'absence de jurons des conducteurs. Pas de noms d'oiseaux pour invectiver la voiture indécate qui vient de faire une queue de poisson, pas de gestes obscènes pour « remercier » un comportement dangereux. Le klaxon doit sans doute servir de lien...



Conduire de nuit est encore plus épique : c'est un véritable défi routier ! Lors de nos visites à la campagne, nous rentrons parfois vers KIGALI de nuit. Le retour de BUTARE est un exemple de frayeurs routières : 124 km où l'attention du conducteur est soumise à rude épreuve. Au-delà du fait que la chaussée n'est jamais éclairée par des lampadaires, que des nids de poule apparaissent au beau milieu du bitume n'importe quand, y compris dans les virages, ce sont surtout les piétons qui constituent le danger n°1. Partout, circulent sur les accotements les mêmes vélos chargés de bananes et les mêmes piétons omniprésents sur les bas-côtés qui bifurquent parfois à la dernière seconde comme du gibier en fuite ou les hommes parfois ivres, qui coupent la route. Le tout dans une obscurité totale ! Rajoutons à ce cocktail (qui ferait bondir les associations de prévention routière de chez nous), les phares mal réglés des autres véhicules qui nous croisent à une vitesse étonnante avec des feux foireux une fois sur deux ! Zacharie, lui, freine toujours assez tôt et se faufile avec un aplomb que j'admire en silence. Ah, j'oubliais les fumées ! Celles de voitures d'une part, mais aussi celles issues de la combustion du bois d'eucalyptus qui sert à la cuisson des aliments et qui forment un brouillard épais selon la densité des villages traversés... Et c'est sans compter sur d'autres types d'obstacles comme les branchages posés sur la voie où nous circulons. J'apprends que ces feuillages encombrant la route ne sont qu'une version africaine du triangle de signalisation... Là, je dois reconnaître que c'est rudement efficace pour faire ralentir quiconque !



Thé et café

Parmi les excursions qui me tiennent à cœur : la visite d'une usine de transformation de thé et de café. Zacharie se renseigne mais les délais sont de 2 semaines. Loin de renoncer, il contacte l'ami d'un ami pour obtenir une visite dans l'un des 11 centres de traitement de thé. Nous irons dès le lendemain dans la région de BYUMBA, au nord, où notre guide nous introduit dans l'usine d'Etat. Seule restriction : pas de photo de l'intérieur de l'établissement. Nous commençons par la visite du déchargement du thé dont seules les 3 dernières pousses sont prélevées. Le thé arrive de la vallée en vrac dans des camions de coopératives locales. Il est pesé et envoyé au séchoir pendant 24 heures. La vapeur qui permet cette opération est obtenue par deux immenses chaudières à bois où s'activent une quinzaine d'hommes occupés à débiter des grumes d'eucalyptus. Notre guide précise que ce bois est essentiel à la qualité du séchage et ne pourrait être

remplacé par un autre combustible plus facile à produire (fuel ou électricité). Les odeurs de thé embaument tout l'établissement avec des nuances différentes selon les étapes de séchage et de tri. 700 personnes, essentiellement des ouvriers journaliers, travaillent pour l'usine au milieu des montagnes. L'ensachage s'effectue manuellement. Les sacs de 40 à 65 kg sont stockés puis expédiés au KENYA pour des enchères de grossistes. Il paraît que ce thé est l'un des meilleurs du monde et que les Anglais sont de fervents acheteurs. Le guide nous explique que le thé (comme le café) est une source de devises non négligeable pour l'Etat puisque quasiment toute la production est vendue à l'exportation. Je quitte l'usine émerveillé. Le sachet de thé que je ferai infuser dans ma tasse n'aura plus jamais le même arôme : il aura désormais le goût du respect pour ces hommes et femmes dont le travail est si pénible.



Zacharie n'en reste pas là. Grâce à son réseau de contacts, nous accédons à une usine de café pour une autre visite à KIGALI. A notre arrivée, les hangars sont presque vides, ce n'est pas la saison de la récolte. Nous assistons cependant au tri et à la torréfaction des grains au milieu d'une savoureuse odeur de café grillé. J'en profite pour faire quelques enveloppes de café moulu *made in Rwanda*.

Le lac Kivu

Un samedi, nous décidons de nous rendre à KIBUYE. C'est l'une des villes balnéaires la plus appréciée des Rwandais et je vais vite comprendre pourquoi. Le lac Kivu qui borde la ville est absolument magnifique. Le découpage des rivages et les îles qui le parsèment rendent l'endroit étonnant de beauté. Enchâssé au milieu des montagnes, le Kivu (presque 5 fois plus étendu que notre lac Léman) est absolument remarquable. Il se situe sur la fameuse faille de la *rift valley* africaine. Nous louons un taxi-bateau avec chauffeur pour quelques heures. Il nous emmène sur une île minuscule à la *Robinson Crusoe*, où seule une gargote de bois nous attend. Nous grignotons les petits poissons frits du lac. Puis, direction une île que les habitants appellent « l'île Napoléon ». Sa forme en bicornes est à l'origine de cette dénomination qui rappelle effectivement la coiffe de l'empereur déchu... Elle est aussi appelée aussi « île aux oiseaux ». Un peu de zoologie ne fera pas de mal. Mais de quels oiseaux s'agit-il donc ? La réponse va vraiment m'éblouir et me sidérer. Nous posons pied sur l'île et approchons d'un bouquet d'arbres. J'entends piailler. Les oiseaux doivent effectivement être en nombre. Je lève la tête et je prends vite conscience que le spectacle que j'ai devant moi est d'une rareté absolue.

Sur les branches et le tronc, pendent devant moi des milliers de chauves-souris ! Moi qui ai fait de la spéléo et qui connais suffisamment ces mammifères pour les apprécier, je suis ébahi ! Les allergiques aux bestioles de ce genre devront s'abstenir, mais moi, je suis comblé devant cette scène à laquelle je ne m'attendais pas du tout ! A notre approche, les bêtes (qui sont en fait des roussettes, une race diurne inexistante en France ayant tout de même l'envergure en vol, d'un bras tendu) s'envolent et forment un majestueux ballet ! Les quelques grappes de chauves-souris lilliputiennes que j'ai vu auparavant dans les grottes Françaises me paraissent insignifiantes...



Au final, le ciel est entièrement moucheté par ce somptueux vol à notre intention. Nous finissons par quitter les lieux car une pluie de guano qui s'intensifie, nous tombe dessus !! Je garderai un souvenir éblouissant de ce moment de proximité avec la Nature dans ce coin presque vierge, perdu sur île isolé au beau milieu d'un lac magnifique, perdu lui aussi aux confins de l'Afrique centrale...



Les chauves-souris du Kivu, par milliers !

Le parc national de l'Akagera

Faire un safari, c'est possible à l'est du Rwanda, aux frontières de la Tanzanie. Encore une excursion particulière qui restera gravée dans ma mémoire. Nous sommes accompagnés par un guide très agréable qui sait débusquer pour nous les grands mammifères en liberté.

Il fait chaud et sec. Les pistes poussiéreuses et la savane nous montrent un autre visage que celui des vertes collines du reste du pays.

Au détour d'un lac, nous apercevons 5 éléphants, plus loin 3 girafes, 2 hippopotames, des buffles, des babouins, des zèbres, des impalas, des topis et des termites,... Le panel est éblouissant d'autant que nous n'avons parcouru le parc que quelques courtes heures. Les prises de vue sont faciles, à condition de ne pas sortir du véhicule. J'ajusterai ainsi le zoom jusqu'à ce que ma batterie rende l'âme !



* * * * *

Le retour

12 février - 18 h 30 heure locale. Nous traversons la ville embouteillée, direction l'aéroport. D'immenses drapeaux Français flottent un peu partout sur les ronds points. Je plaisante avec Zacharie : fête t-on mon retour vers la France ? Le Rwanda me souhaiterait-il bon voyage ? Non, rien de tout cela bien entendu. La présence de ces drapeaux que je vois osciller au vent est destinée à la visite protocolaire de Nicolas Sarkozy qui aura lieu dans 48 heures. Aucun président français depuis François Mitterrand n'a posé les pieds au Rwanda... Cela fait 25 ans !

Nous arrivons à l'aéroport. Les adieux sont sobres mais chaleureux, conformes aux habitudes de discrétion Rwandaises. Moi, je déteste les séparations. C'est trop mélancolique et ça fout le blues. Je ne m'épanche donc pas et remercie sincèrement ceux qui sont présents avec Zacharie (amis et famille) tout en gardant le sourire pour masquer une certaine émotion. Le cœur serré, je me presse à la zone de contrôle. Je n'ai qu'une hâte désormais : quitter cette aérogare non climatisée où on étouffe.



Premier problème à la fouille : j'ai mis 4 kg de miel dans mes bagages à main et le scanner les détecte. Considéré comme liquide, le fameux nectar sucré doit être transféré dans les bagages de soute. Je procède au transfert en plein milieu du hall de transit et pique une véritable suée en manipulant mes bagages.

Second problème : ma valise dépasse les 23 kg autorisés (le miel est pas responsable de ce surpoids !). Pour accepter cette surcharge non autorisée, Brussels Airlines me demande de verser immédiatement 50 € de frais. J'accepte. Le miel n'en sera que plus précieux et plus goûteux.

Troisième problème : Lors du contrôle au guichet du service de l'immigration, j'apprends que mon visa est périmé depuis 6 jours !! Je fais part de ma surprise car j'avais bien précisé dès mon arrivée que je restais 3 semaines consécutives. Pour régulariser (et donc pour quitter l'aéroport), on exige que je paie 35 \$. Je refuse avec fermeté de régler une quelconque somme d'argent (tout en sachant que je devrai cependant m'acquitter de cette amende bon gré mal gré). La somme n'est pas ruineuse mais les méthodes des agents de contrôle me déplaisent et je leur fais savoir. En bon Français, je râle, demande des explications, oblige les employés zélés qui m'ont vraiment pris en grippe depuis le début, à effectuer des recherches dans leurs dossiers. Je sais que c'est peine perdue. Je veux franchir le « check point » et l'heure du décollage approche. On fait venir un responsable qui parle Français mais qui me contraint à parler en anglais. Il ne

veut rien savoir, je dois passer à la caisse, inutile de palabrer davantage. Je sens que le but final est de rafler quelque argent supplémentaire avant le départ. Je suis fumasse. Résigné, je tends ma carte bancaire internationale. On me la refuse ! Veulent-ils être payés, oui ou non ? On m'explique qu'aucun terminal d'encaissement n'est prévu pour cette opération ! Je ne dispose plus d'espèces, (j'ai tout dépensé la veille, l'argent rwandais n'étant pas échangeable en Europe), Zacharie a déjà quitté les lieux depuis une heure et je n'ai plus d'unités dans mon téléphone pour le contacter... Je dois pourtant régler en espèces et uniquement en dollars américains ! Ces messieurs de l'immigration (maintenant à 5 autour de moi), finissent par me désigner un distributeur automatique qui ne délivrent que des Francs Rwandais. Je suis assisté par un agent très aimable (et qui parle Français cette fois !). Ce dispositif là est très bien organisé, lui ! Je retire 50.000 Frw que je convertis aussitôt en dollars à un guichet tout proche. Je fulmine et finis par régler en insistant pour qu'on me rende la monnaie sur les 50 \$ que je présente au guichetier peu enclin à me donner mon dû. Agacé, je finis par lâcher au responsable sur un ton méprisant (et en anglais), que cette méthode est un racket anti-Français. Il sourit sans se vexer. Dommage ! En tout cas, ça me défoule de lui balancer à la figure ses quatre vérités... J'apprendrai dans l'avion par le responsable belge de Brussels Airlines à KIGALI (qui rejoint Bruxelles lui aussi par le même vol) que cette pratique envers les Français est courante ! Une forme de racisme du porte-monnaie en quelque sorte...

Je suis toujours en sueur. On crève vraiment de chaud dans ce foutu aéroport et le pire c'est que je vais balader mon odeur de transpiration pendant tout le voyage...

Je repasse un dernier point de fouille et je me colle à la vitre du hall d'embarquement. L'A.300 est là, majestueux. Dans une heure, nous ferons escale à Entebbe en Ouganda, puis retour direct sur Bruxelles.

* * * * *

Aéroport de Bruxelles, 24 février 2010, 05 h 55, heure locale. L'avion vient de se poser. Je n'ai pas dormi une minute car j'ai écrit ce récit à partir de mes notes. Quand on dit que les écrivains travaillent la nuit, c'est donc vrai !

Je pose les pieds sur le sol Belge. La température extérieure de cette fin février me confirme que les vacances sont terminées. Il me reste 4 heures à patienter avant mon premier train vers la France. Puis 5 heures de trajet en TGV et 1 heure 30 de voiture pour rejoindre les miens. Mais les trains sont en retard suite à un déraillement plusieurs jours auparavant en Belgique. Je prends un café serré, engloutis une barre chocolatée et j'erre ensuite dans la gare de Bruxelles jusqu'à l'annonce de mon train. Je passerai ainsi 36 heures sans dormir. Je suis épuisé mais content. Je fais le bilan : aucun problème de santé, même bénin, un accueil d'une incroyable sympathie, un climat agréable, des paysages à couper le souffle, une amitié sans faille... J'ai en mémoire des dizaines de merveilleux souvenirs et des centaines d'images gravées dans mon esprit. Je m'aperçois que ce pays et ses habitants sont attachants. C'est une déduction un peu tardive...

Voilà, je viens de vous conter mon voyage au Rwanda. Au-delà des vacances qu'il représente, je vous ai surtout narré une histoire d'amitié entre un Noir et un Blanc, deux hommes parmi tant d'autres qui ont appris à se connaître et à respecter leurs cultures respectives.

Une chose est sûre désormais : si la vie me le permet, un jour, je retournerai au pays des mille collines....

Le fiston de Rachel et Zacharie, RICKY, alias « BOBO »



Merveilleuses étaient les rencontres avec ces enfants des campagnes pour moi, le Muzungu